



Iris van Dongen

Sans titre, pastel, craie Conté et gouache sur papier, 113 x 83, 2008

© Iris van Dongen / Galerie Stigter van Doesburg, Amsterdam.

L'artiste à la baguette magique ?

L'ŒUVRE D'IRIS VAN DONGEN

51

Les tableaux ont surgi à partir de matériaux terrestres secs. Des poudres de craie colorée et du bois carbonisé réduit en poussière constituent les principaux ingrédients de cette œuvre si riche en mystères. Iris van Dongen (° 1975) réunit les extrêmes, elle associe avec verve un réalisme quotidien à des ambiances magiques. Ses modèles sont souvent des femmes du monde, élégantes et pleines d'assurance. Elles sont vêtues avec soin et pourvues d'un attribut ou placées dans un décor qui pourrait suggérer une certaine personnification, une sorte de symbolisme métaphorique, mais finalement cette suggestion ne tient pas. Une bonne clé d'interprétation ne se cache pas dans les couches meubles. À moins qu'il ne faille une méchanceté subtile pour maintenir l'équilibre de la beauté. Un léger trait empoisonné apparemment sans raison, d'ailleurs bien vite neutralisé par la domination de l'ingéniosité technique qui fait l'essentiel de l'attrait de ces œuvres.

L'œuvre de Van Dongen se compose surtout de figures de femmes en pied ou en buste, la plupart jeunes, jolies et entourées de malheur. Mais que l'artiste soit aussi capable de donner une représentation réaliste d'un modèle masculin, c'est ce qui est apparu clairement lors de la présentation du portrait du roi. Parmi les préparatifs de l'avènement du roi Willem-Alexander aux Pays-Bas figurait aussi la réalisation d'un nouveau portrait officiel. Iris van Dongen fut choisie pour un des portraits officiels du nouveau roi, de même que la photographe Rineke Dijkstra¹ et l'artiste peintre Femmy Otten. Le jour où Willem-Alexander posa pour elle, il portait une pochette. Quelle chance! Alors que Rineke Dijkstra se réjouissait de la surface noire ininterrompue du costume, Iris van Dongen profita de la pochette comme élément ludique. Elle emprunta l'arrière-plan à Theo Colenbrander (1841-1930), un artiste décorateur très apprécié aux Pays-Bas, qui fut aussi un innovateur courageux par ses abstractions rigoureuses de motifs floraux aux couleurs vives. La pointe de la pochette entre ainsi en dialogue rimé avec Colenbrander et produit un effet de voilement autour de la tête.

Dans les critiques de l'œuvre de Van Dongen, il est souvent question de beauté, de romantisme, de femmes fortes, de mélancolie, de gothique et de préraphaélisme. Si tous ces concepts s'appliquent en effet à son œuvre, le mélange ne serait pas aussi

«sexy» si Van Dongen n'était pas capable de fixer ses personnages d'une manière si juste et si équilibrée. Il faut que la composition tombe juste et ce fut le cas dès la première photo qu'elle réalisa du nouveau monarque, raconte Van Dongen. Ses mains n'avaient pas encore décidé de la position à prendre et ce moment intermédiaire a été décisif à ses yeux. On découvre d'ailleurs dans toutes ses œuvres un jeu très futé avec le temps. Il y a évidemment le moment du flash que Cartier-Bresson appelait le «moment décisif», mais elle semble en même temps soustraire les choses au temps. C'est ainsi qu'elle n'a pas voulu représenter un roi sérieux ou souriant, mais qu'elle l'a immortalisé avec un demi-sourire tout en laissant ce côté du visage un peu voilé. Le personnage doit dégager une certaine autorité, dit-elle, mais aussi une gentillesse indéfinie du genre *Mona Lisa*.

Un assaut contre les conventions des genres

Le Musée municipal de Schiedam (en Hollande-Méridionale) a donné en 2009 une belle rétrospective de l'œuvre de Van Dongen. Ce qui a pu fasciner alors le visiteur était le contraste entre la beauté kitsch de prototypes de femmes dominantes et leur authenticité aussi étrange qu'impressionnante. C'est comme si le titre de l'exposition, *Suspicious*, annonçait déjà cette friction.

Van Dongen est pourtant parfaitement transparente quand elle révèle sans détours les noms des artistes qui l'inspirent. Elle mentionne en effet les préraphaélites anglais et leurs odes d'un romantisme tardif à la «femme forte», inspirées du peintre de la Renaissance Raphaël. Elle nomme Francisco de Goya, Fernand Khnopff, Félicien Rops. Personne ne voudrait prendre ces artistes pour exemples, sauf Iris van

Dongen. Elle s'est montrée dès son plus jeune âge captivée par des objets anciens (elle collectionnait des os et des tessons dans son enfance) et par l'art ancien. Elle est parfaitement à l'aise dans l'histoire de l'art. Et bien qu'elle fasse partie de la bande de filles artistes *Kimberley Clark* et qu'elle ait connu de bons moments en tant qu'adepte du punk et du gothique qui perturbait par des actions sur la voie publique le calme des rues de Rotterdam, on ne retrouve pas une trace de militantisme féministe dans ses œuvres. Tout au plus y décèle-t-on une suggestion de rébellion dans les châles décorés de têtes de mort de la fana du foot, par exemple dans la série *Hooligan* de 2004-2006, mais ce serait une forme bien douteuse de défense des droits de la femme.

On est néanmoins frappé dans cette œuvre par un assaut contre les conventions des genres, même s'il est difficile de décider sur quoi il repose. Est-ce parce qu'en pratiquant des emprunts à l'histoire de l'art, elle s'approprie du coup le regard masculin pour l'adapter selon ses propres idées? Ou parce qu'elle met volontiers en scène le serpent, ou le dragon, parfois avec la tête d'un homme, une tête dans laquelle je crois bien reconnaître celle d'un artiste à la mode (*Dragon II*, 2007)? Ou parce qu'elle peint avec insistance une broderie (*Nefeli*, 2008)? Ou parce qu'elle expose la virilité dans une statuette antique par un éventail de pénis derrière le dos d'une jeune fille rêveuse (*Dionisis*, 2008)? Parce qu'elle réalise des portraits de femmes artistes qui ont fait preuve de témérité comme Heidi Kilpelainen et Angie Reed? Ou encore parce qu'elle place un livre sur Dora Maar, la muse de Picasso, dans les mains de la vamp dans *Prisonnière du regard* (2007)?

Non, tout est plus subtil, beaucoup plus insaisissable. En apparence, on pénètre dans un univers de glamour, avec des chevelures luxuriantes, des fringues ravissantes

Iris van Dongen

Portrait du roi Willem-Alexander, pastel, gouache et fusain pressé sur papier, 2014

photo G.J. van Rooij © Iris van Dongen / Galerie Stigter van Doesburg, Amsterdam.



et des intérieurs riches. Mais de sombres forces de la nature semblent bien plus dominantes. On tâtonne en fait dans un univers de rêves, d'esprits, de démons. Nous sommes dans le domaine d'événements indéfinis et indéfinissables que Van Dongen plonge abondamment dans un noir impénétrable. La dryade ou sorcière qui se dégage des arbres en tenant un bâton surmonté d'un crâne (*Into the Woods*, 2004) appartient aux antres sinistres où règnent des visions d'angoisse.

Ses œuvres au pastel ne manquent certes pas de précision, mais le sens et le contenu demeurent entourés de mystère et le contexte n'est pas davantage éclairci. Voyons *Doomed* de 2006. Au centre, une femme en trench-coat est assise sur un lit ou un banc. Elle tient un journal à la main qu'elle laisse cependant reposer sur ses genoux en jetant un regard vers la gauche, hors du cadre. Ce qu'elle était en train de lire est lisible pour le spectateur, il s'agit de la rubrique nécrologique. Du côté droit, une autre femme, également en manteau de pluie, vient d'entrer dans le cadre. Les deux se ressemblent, elles ont toutes les deux des mâchoires accusées, le même maquillage et le même trait rouge de la bouche. La scène pourrait être une image arrêtée d'un film, comme si les femmes venaient d'entrer en courant sans prendre la peine de retirer leur manteau de pluie pour vérifier un avis de décès. Mais Iris van Dongen ne parle pas un langage aussi évident et il n'est pas du tout sûr que les scènes correspondent à une intrigue bien définie.

Peut-être la théorie cinématographique peut-elle nous aider à interpréter le déroulement du temps qui est indiscutablement arrêté ici pour faire mijoter le malheur et faire durer la méditation. On pourrait parler d'une image d'action isolée de l'enchaînement narratif des événements (auquel appartiennent aussi bien l'image de perception



que l'image d'action selon le théoricien du cinéma hongrois Béla Balázs et le philosophe Gilles Deleuze). Il s'agit alors de la soi-disant image d'affect, en fait le gros plan, et le gros plan est à son tour le visage. L'image d'affect est alors abstraite de toutes les coordonnées spatiales et temporelles, et élevée à un état d'Entité. Le gros plan est dès lors une expression en soi. Deleuze accordait à l'image d'affect le double rôle de réfléchissant et de réfléchi. De cette manière, poursuivons le raisonnement, le spectateur regarde aussi et regarder signifie participer, pénétrer dans la représentation et se laisser emporter par l'emprise narrative.

Un feu ardent

Il n'est pas étonnant que l'œuvre de Van Dongen se situe à des années-lumière des tendances réalistes-conceptuelles de bon nombre de ses contemporains. Tout au long de sa formation, ses œuvres raffinées et anachroniques suscitèrent naturellement l'incompréhension. Aussi ne dut-elle l'obtention de son diplôme en 1996 qu'à ses seuls mérites. Elle habite actuellement à Berlin, où elle avait déjà résidé en 2004 et 2005. À cette époque, elle était la partenaire de Marc Bijl, un artiste au langage formel diamétralement opposé, celui de la rue et de l'anarchisme, qui lui valait d'ailleurs autant de succès. S'il prêchait la révolution sur la base des symboles, il navigue depuis peu dans les eaux un peu plus calmes de l'*appropriation art*.

La contradiction entre ces deux artistes est étrangement présente en Van Dongen même. La rue est bel et bien un facteur dans son œuvre, tout comme une forme joyeuse de *girl power*. Avec une certaine relativisation d'elle-même, Iris van Dongen a été commissaire de deux expositions à Berlin sous les titres *Girl Overkill 01* (2009) et *02*

À gauche :

Iris van Dongen

Victoria, pastel et craie Conté sur papier, 163 x 93, 2008

© Iris van Dongen / Galerie Stigter van Doesburg, Amsterdam.

Iris van Dongen

Into the Woods, pastel, craie Conté et gouache sur papier, 210 x 150, 2004

© Iris van Dongen / Galerie Stigter van Doesburg, Amsterdam.



Iris van Dongen

Hooligan IV, pastel et craie Conté sur papier, 240 x 150, 2006

© Iris van Dongen / Galerie Stigter van Doesburg, Amsterdam.

(2010). De temps à autre, elle produit des vidéos, des sculptures et des installations hyperactives avec le collectif *Kimberly Clark*, un nom emprunté à l'industrie de l'hygiène. J'ai pu voir ce trio (Iris van Dongen, Eveline van de Griend et Josepha de Jong à qui a succédé Ellemieke Schoenmaker) en 2007 dans l'exposition actionniste *Risky Business* à *TENT Rotterdam*. Ce fut une exposition à remonter le moral, la première aux Pays-Bas dans laquelle un groupe de filles revendiquait explicitement sa place dans une institution artistique. Tandis qu'il y avait dans les alentours une foule d'affiches avec des textes parfois prophétiques tels que *Ça n'en a pas l'air de l'extérieur*, une salle à l'intérieur était remplie d'un amoncellement gigantesque de biens de consommation mis au rebut. Sous forme de mannequins de cire, les trois femmes trônaient avec des airs de provocation en haut de ce tas de démente.

Kimberley Clark s'est également fait une réputation dans l'exploitation des *night-time pleasures* en défiant les limites de l'excès. Dans la série *Temporary Devotion*, le collectif a réalisé en 2011 le film *Next Level*, tourné et projeté à Berlin. Dans ce film métropolitain pulsatif au rythme de montage rapide, une femme élégante sans tête rôde dans les rues nocturnes en flanquant la trouille aux passants et aux coureurs de bistrots comme si elle était l'incarnation écervelée du mal.

La décision d'ouvrir début 2012 un magasin de design, *Isobel Gowdie*, cadre encore parfaitement dans la conception de l'art très large que professe Van Dongen. «Je suis depuis si longtemps seule à l'œuvre dans mon atelier, depuis 1996, et je me suis soudain demandé ce que ça me ferait d'ouvrir un magasin, de faire quelque chose de plus normal dans la société. D'avoir un produit et de le vendre, il n'y a rien de plus basique», raconta Iris van Dongen. Elle-même n'y a été personnellement présente que les premiers mois.

Kimberley Clark poursuit son action depuis, il reste tant de choses à conquérir. Le trio se déclare dans un communiqué tributaire des images apocalyptiques du peintre du *xv^e* siècle Jérôme Bosch et revendique d'examiner les blessures provoquées par la pauvreté émotive de l'homme postmoderne et par son incapacité de communiquer. Les trois femmes réclament davantage d'espace pour l'intuition, l'improvisation et la passion, aussi bien dans la société que dans l'art.

Ce côté passionné d'Iris van Dongen peut sans doute nous aider à comprendre pourquoi ses dessins nous touchent tant. On pourrait en effet demeurer aisément insensible à l'ambiance de damnation et de *Unheimlichkeit* si elle n'était pas marquée d'une telle intensité. On y sent un embrasement ardent. Impossible d'échapper à cette brûlure, encore que le pourquoi demeure un mystère puisqu'il n'y a même pas de narration ni d'ancrage dans le temps ou l'espace. Ce mystère s'épaissit encore quand on se rend compte que tout cela nous est présenté à partir des matériaux les plus simples. Pour l'édition 2014 de la foire de l'art *Amsterdam Drawing*, elle a concocté trois œuvres d'un très haut niveau. Elle n'avait quasiment pas pris de vacances afin de «faire mouche avec deux ou trois trucs», comme elle déclarait simplement. Elle a largement réussi. L'expression matérielle des bras et du textile est époustouflante.

Iris van Dongen lance les grains de couleur poudreux sur le papier comme une vague. Elle fait en sorte que des couches différenciées servent de base pour chacune des parties de la composition, créant miraculeusement de la profondeur. Elle mélange

directement sur le papier. Couche après couche, elle frotte la matière, elle tape et tamponne du bout des doigts, balaie et fait voler d'un revers de la main les poudres sur le papier. C'est un véritable miracle que de ce champ de bataille surgit finalement une représentation expressive. Iris van Dongen dispose-t-elle d'une baguette magique?

Tineke Reijnders

Critique d'art.

tineker@xs4all.nl

Traduit du néerlandais par Michel Perquy.

Note

- 1 Voir *Septentrion*, XXXI, n° 2, 2000, pp. 66-68.